

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 23 AVRIL 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Fantaisie : Le Juif Errant; par Benjamin Salte.
—Notre prochain feuilleton.—Poésie : Courag, par
Frid Olin.—Leur premier jour de bonheur par Pierre
Salles.—Histoire d'une décision, par Chs du Nord.—
Ne prêtez jamais vos ciefs, par Charles Lexpert.—
Recettes d'économie domestique.—M. Glackmeyer.—
L'arrivée des outa des par C.-A. Gauvreau.—Carnet
du *Mont-Il-stre*, par J. St.-E.—Petite revue, par
Beck.—Primes du mois de mars.—Bibliographie par
L. de la Morinerie.—Notes et faits.—Feuilletons.
GRAVURES.—Portrait du v. ca-amiral Jurien de la Gra-
vière, décédé.—Portrait de M. Chs Glackmeyer dé-
cédé.—Australie : Une mission australienne (sept
croquis).—Beaux-Arts : L'ambulance de la Comédie-
Française pendant la guerre de 1870.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle
publique, par trois personnes choisies par
l'assemblée. Aucune prime ne sera payée
après les 30 jours qui suivront le tirage de
chaque mois.

FANTAISIE

LE JUIF ERRANT

*** C'est un type, celui-là. Renommée uni-
verselle, mais peu enviable. Tous les poètes en
parlent—les chansonniers surtout. Il représente
sa race, dispersée et constamment existante sur les
points du globe où se concentrent le commerce, le
va et vient de l'argent, et parfois aussi la misère :
en Pologne, par exemple. Le peuple Juif était
nomade, ou sans patrie, dès les temps bibliques. Ne
pas confondre avec le Canadien Errant, qui date
de deux siècles tout au plus et qui n'est entré dans
la chanson que depuis cinquante ans, par la grâce
d'un écolier du séminaire de Nicolet : Antoine
Gérin Lajoie, le plus séduisant des hommes.

On a mis, sur la tête de ce personnage appelé le
Juif Errant, la réprobation qui résulte de l'acte
inouï du forfait, du déni de justice dont s'est
rendu coupable le peuple juif il y a près de dix-
neuf siècles. La légende fortifie la croyance his-
torique, comme toujours. Ne la détruisons pas :
elle est un enseignement, une leçon, un exemple de
ce que mérite l'ingratitude.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif Errant !

—La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans :
J'avais douze ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi.
Je fais le tour du monde
Pour la centième fois.
Chacun meurt à son tour
Et moi je vis toujours !

Je traverse les mers
Les champs et les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Montagnes et coteaux.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique
Grande mortalité.
La mort ne me peut rien :
Je m'en aperçois bien,

C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur ;
Si mon crime s'efface
J'aurai bien du bonheur.
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans.
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

Ce sont les couplets populaires, lesquels se
modifient avec les générations et dont le premier
auteur n'est pas connu. Ils datent du moyen âge
peut-être, mais pas auparavant.

Béranger a rajouté le sujet, en artiste, sans
parvenir néanmoins à faire oublier la primitive
conception.

Chrétien, au voyageur souffrant,
Tends un verre d'eau sur ta porte,
Je suis, je suis le Juif Errant
Qu'un tourbillon toujours emporte.
Sans vieillir, accablé de jours
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours,
Mais toujours le soleil se lève.

Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours :
Toujours, toujours, toujours, toujours !

Dieu m'a changé pour me punir.
A tout ce qui meurt je m'attache,
Mais du toit pût à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Vous qui m'avez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge !

Gustave Nadaud a aussi composé un *Juif Er-
rant*. Ses vers sont moqueurs et remplis de doute,
quoique poétiques. Je n'aime pas cela. Il faut
épouser une cause nettement ou n'en point parler.

*** C'est à mon tour, n'est-ce pas ? Je vous
dirai donc en confidence que, Mark Twain et
moi-même avons fait des recherches, longues et
fructueuses, pour reconstruire l'histoire d'Isaac
Ahasveras alias Laquedem ; nos renseignements
proviennent des archives du Groënland, des Aca-
démies du centre de l'Afrique, de la bibliothèque
inconnue des Pyramides, de la banlieue de Mont-
réal, des steppes de la Russie, des cavernes des
Pyrennées, de l'Institut Canadien d'Ottawa, et
beaucoup de ce qu'a produit notre coup d'œil
extra-historique et philosophique. Nous publierons
bientôt sur ce sujet un ouvrage en onze cents vo-
lumes, tous plus intéressants les uns que les
autres, et qui ne seront distribués qu'aux amis
intimes. C'est trop de science pour le commun
des mortels, car nous sommes tous mortels, y
compris le Juif Errant qui se plaint pourtant de
durer toujours.

*** Je vous vois venir avec le *Juif Errant*
d'Eugène Sue. Allons donc ! Il n'y a rien là de-
dans, sauf une brochure d'élection municipale.
Paris n'est pas le monde entier. Je suis plus riche
que le romancier, et plus authentique surtout.

Isaac Laquedem descend, en ligne diagonale,
d'un fils de Cain, oublié des historiens, mais re-
connaisable à de longues jambes, qui datent d'a-
vant l'invention des bottes de sept lieues dont il
est dit un mot dans le conte si vrai du Petit
Poucet. La descendance de ce fils de Cain était
rentrée à Jérusalem, après la captivité de Baby-
lone et y avait fondé une manufacture de véloci-
pèdes. Notre Isaac prospérait, grâce au tarif
protecteur des industries nationales des Juifs.

C'étaient un bourgeois coossu, du boulevard Josué,
et il possédait, avenue David, deux belles maisons
qui se louaient avantageusement. C'est pourquoi
on disait de lui : "il vit de ses rentes," ou "il
vide ses rentes," car en dépit de ses revenus, on
ne le voyait jamais avec plus de cinq sous dans sa
poche. Il a conservé cette coutume.

Lorsqu'il s'oublia au point de commettre l'in-
solence qui l'a rendu célèbre et qu'il regrette si
amèrement, il ressentit, tout à coup, dans les
mollets, un chatouillement dont il ne s'expliqua
pas la cause tout d'abord. Ces agaceries des
muscles et des nerfs s'étendirent à la hanche et
au pied. Il éprouva le besoin de marcher pour
s'en rendre maître. Un jour, il sortit de la ville,
en simple promeneur, et ne revint que longtemps
après. Ce fut le commencement d'un voyage in-
terminable. Jeudi passé, il y avait dix-huit
cent cinquante neuf ans que ce départ a eu lieu.

*** Sa première étape eut lieu à Carharnstüm.
Où y logeait à la nuit pour cinq sous. Déjeuner,
même prix.

Il était dans sa destinée de ne jamais revenir
sur ses pas. Croyant donc reprendre le chemin
de sa manufacture, il lui tourna le dos et arriva à
Damas, où il dépensa plusieurs fois cinq sous sans
comprendre d'où lui venait l'argent, car n'ayant
que cette somme il la dépensait et retrouvait cinq
autres sous au fond de sa bourse lorsqu'il en avait
besoin. A Damas, si j'ai bonne mémoire, ses ex-
travagances atteignirent la piastre, sans expliquer
la source de sa prodigalité. Il est vrai que la
piastre de ce pays-là correspond juste à cinq sous
de notre monnaie.

La démanigaison des jambes continuait. Isaac
regarda le soleil, crut s'orienter sur Jérusalem et
reprit sa marche. Il arriva en Perse, pays ainsi
désigné par les géographes modernes parce que le
Juif Errant y perça pour la première fois aux yeux
des populations qui n'avaient jamais vu de Juif.

Dans la ville de Téhéran, plusieurs notabilités
vinrent à sa rencontre et lui demandèrent s'il était
le Juif Errant, et c'est alors seulement qu'il com-
prit le rôle qu'il jouait dans le monde. Pour prou-
ver son identité, il mit la main dans sa poche et
en retira une pièce de cinq sous, à l'effigie de la
reine Victoria. On lui fit voir les monuments de
cette ancienne capitale, puis comme les échevins
lui parlaient d'Alexandre le Grand, il eut la curio-
sité de suivre la route tracée par ce héros dans la
direction de l'Inde, où il arriva l'an 98 de notre
ère, en pénétrant par le Pendjab. A Delhi, nous
perdons sa trace.

*** Il était devenu passionné pour les voyages
et se proposait d'adresser des lettres aux journaux
de Montréal sur ce qu'il voyait. Le malheur est
qu'il ne savait pas écrire dans ce temps-là.

Certains renseignements nous font croire qu'il
vécût en Chine et y consulta les mandarins lettrés,
dans le dessein de se guérir du picotement des
jambes.

Nous le retrouvons, au milieu du troisième
siècle, près du golfe Persique, rentrant à pied dans
sa patrie, pour revoir Jérusalem et relier le loyer
de ses maisons. Il fut surpris d'apprendre que,
durant son absence, Titus avait bouleversé les
principaux édifices de la ville, brûlé le temple,
etc., de sorte que le commerce s'y vélocipèdait
ne marchait pas du tout. Cependant, les locataires
de ses immeubles furent de bon compte avec lui,
vu qu'il n'exigeait pas plus de cinq sous ne pou-
vant en accepter davantage. Il leur donna quit-
tance générale pour une période de deux cent treize
ans écoulés.

Le bruit de son retour attira une grande foule
sur la place publique. Il se sentit comme inspiré
ou possédé d'un esprit quelconque, et adressa la
parole en ces termes : "Citoyens," dit-il, "conci-
tez-vous !" Une violente secousse du sol l'interrom-
pit, en jetant l'auditoire dans cette posture humili-
ante que l'on appelle les quatre fers en l'air.

Il voulut poursuivre son discours, néanmoins,
mais le pavé s'agita de nouveau et la foule prit
peur. Aussitôt la popularité du Juif Errant s'é-
vanouit.